

LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

DEUXIEME PARTIE

L'ŒIL DE CHAT

—Ceci prouve votre intelligence... Nous aurions certainement le droit d'aller interroger carrément à l'Hôtel des Pays-Bas, et il faudrait bien nous répondre, mais il est mille fois préférable qu'on ne sache pas qui nous sommes... La dépêche est-elle partie ?

—Cette nuit... par ordre supérieur... Nous aurons la réponse ce soir...

—Avez-vous un journal dans votre poche ? demanda la policière.

—Le *Petit Journal*, oui... Pourquoi ?

—Asseyez-vous et, en m'attendant, lisez-le pour vous distraire...

—Vous me quittez donc ?

—Je vous quitte, mais mon absence ne sera pas longue.

Aimée Joubert passa dans la pièce que nous pouvions désigner sous le nom de chambre aux costumes.

Au bout de dix minutes elle en sortit, Belge de la tête aux pieds, et tenant à la main un sac de voyage.

Elle formait avec Jodelet un couple dont l'authenticité bruxelloise paraissait indiscutable.

—Pristi, savez-vous, fit le détective en riant et avec un accent de terroir merveilleusement imité, nous arrivons de Bruxelles en Brabant, par le train, pour une fois...

—Et de ce matin, sais-tu, monsieur... répliqua Mme Rosier avec un accent qui n'avait pas moins de saveur et de naturel que celui de son partenaire. Nous pouvons partir...

—Je suis prêt...

Vingt-cinq minutes après, un fiacre déposait les prétendus Belges devant la porte de l'Hôtel des Pays-Bas, rue de Grammont.

Jodelet et Aimée Joubert descendirent et franchirent le seuil de la porte cochère.

XI

Un garçon vint à la rencontre des arrivants.

—C'est bien chez toi l'Hôtel des Pays-Bas pour une fois, sais-tu, monsieur ? lui demanda Jodelet avec un accent et un sérieux aussi incomparables l'un que l'autre.

—Oui, monsieur, c'est ici... répondit le garçon... Monsieur et madame viennent sans doute habiter l'hôtel ? ajouta-t-il.

—Oui... oui... pour quelques jours, fit Aimée Joubert.

—Nous avons des appartements très confortables, commença le garçon, et madame, ainsi que monsieur...

—Oui... oui... interrompit la policière. Mais nous voudrions savoir d'abord, savez-vous, si c'est bien ici qu'est descendu un ami à nous qui nous a enseigné votre hôtel, pour une fois, et qui doit s'y trouver encore...

—Un Belge ?

—Oui, de Bruxelles.

—En Brabant, ajouta Jodelet.

—Ne serait-ce point M. Heymann, votre ami ?

—Non.

—Comment s'appelle-t-il, alors ?

—Il s'appelle Jules Thermis...

—Parfaitement... parfaitement... M. Thermis... un

monsieur très bien... un propriétaire de Bruxelles... avec des cheveux frisés tout blancs, qui lui donnent l'air plus vieux qu'il ne l'est...

—C'est cela même... voilà le portrait de notre ami, savez-vous... Est-il encore ici ?

—Non, madame, M. Thermis nous a quittés... il est parti...

—Depuis quand ?

—Depuis quatre jours.

—Juste quatre jours ?

—Quatre ou cinq... je ne me souviens pas au juste, mais je pourrais vous le dire exactement en consultant le livre.

—Retournerait-il à Bruxelles, pour une fois ? demanda Jodelet.

—Oh ! non, monsieur...

—Comment le savez-vous ?

—Je suis allé chercher une voiture et il a fait charger ses bagages pour la gare de Lyon.

Jodelet et Mme Rosier échangèrent un rapide coup d'œil.

—Ah ! c'est fâcheux, c'est bien fâcheux, savez-vous ! s'écria la policière d'un ton dolent. Nous comptions si bien le voir ! Il nous avait dit qu'il resterait au moins un mois à Paris.

—Il devait en effet y rester assez longtemps, car il avait loué un appartement entier pour avoir toutes ses aises... dit le garçon. Mais il a reçu la visite de deux personnes à qui j'ai indiqué son numéro... et le jour même il a pris le parti de s'en aller...

—Deux personnes que nous connaissons probablement si elles sont de ses amis... fit Aimée Joubert.

—Je ne sais pas, moi, madame... répliqua le garçon. Je ne les avais jamais vues venir... C'était un abbé et un jeune homme...

—Un abbé !... répéta Jodelet.

—Eh ! oui, tu sais bien, pour une fois, son cousin, l'abbé Gulden, le desservant de la rue Esquermoise... interrompit Aimée Joubert, qui trouvait maladroit de manifester le moindre étonnement.

Elle poursuivit :

—Le second visiteur était un jeune homme blond, n'est-ce pas ?...

—Ça, madame, je ne pourrai pas vous le dire... Il taisait sombre dans l'escalier... Je l'ai à peine entrevu et il est monté quatre à quatre pour frapper au 17, l'appartement qu'occupait M. Jules Thermis...

—Cet appartement est-il libre, pour une fois ?

—Oui, madame...

—Eh bien ! nous nous en arrangerons... Puisqu'il plaisait à notre ami, il doit nous plaire... Veuillez nous y conduire... Nous en prendrons possession d'abord, savez-vous, et nous retournerons ensuite au chemin de fer chercher nos malles...

Jodelet ne s'expliquait pas bien ce que se proposait Mme Rosier en prenant l'appartement, mais il ne pouvait que l'approuver.

Le garçon alla chercher une clef dans le bureau et guida les pseudo-Belges au second étage, où nous savons que se trouvait l'appartement occupé pendant douze jours par Pierre Lartigues.

Il ouvrit.

—Tout est en ordre, dit-il, et si par hasard il manquait quelque chose, monsieur ou madame n'auraient qu'à sonner... Il y a toujours des gens de service dans les escaliers.

—Nous voulons seulement nous laver les mains et nous retournerons au chemin de fer pour nos bagages.

Le garçon les laissa seuls.

A peine la porte se fut-elle refermée derrière lui qu'Aimée Joubert s'élança vers un meuble dont elle examina successivement tous les tiroirs.

—Faites comme moi, Jodelet... dit-elle en même temps, visite domiciliaire minutieuse... Il s'agit de voir si rien d'intéressant n'a été oublié ici...

Le policier comprit alors pourquoi Mme Rosier avait voulu pénétrer dans l'appartement.

Il se mit en devoir d'explorer les armoires.

Leurs recherches, si consciencieuses qu'elles fussent, ne devaient amener aucun résultat.

Les tiroirs et les placards étaient absolument vides.

—Qu'espérez-vous trouver ? demanda Jodelet.

—Eh ! le sais-je ?... Un rien, peut-être, qui dans nos mains eût été beaucoup... un fragment de lettre quelconque... Une enveloppe déchirée indiquant une adresse...

—Etes-vous sûre que ce Jules Thermis soit bien l'homme que vous soupçonnez ?

—Oui... Le signalement qui m'a été donné par le garçon est exactement le sien...

—Devinez-vous quel est le prêtre qu'il a reçu avec le jeune homme ?

—Pas le moins du monde... c'est un point que nous éclaircirons plus tard... Seulement il me paraît certain que l'abbé était un faux prêtre.

—Enfin, ce Jules Thermis nous file entre les doigts.

—Ce n'est point prouvé...

—Mais puisqu'il a quitté Paris...

—Qu'en savez-vous ?

—Les bagages ont été conduits à la gare de Lyon. Aimée Joubert se mit à rire.

—Un vieux truc, mon cher Jodelet ! répliqua-t-elle. Il a dû faire porter ses malles à la consigne et une heure après aller les reprendre.

—C'est ma foi vrai !

—Soyez tranquille... nous nous en assurerons...

—Maintenant nous pouvons partir... Notre visite à l'Hôtel des Pays-Bas n'aura point été inutile, puisqu'il en est résulté pour moi la preuve que notre homme avait des complices.

La policière et Jodelet descendirent.

Mme Rosier entra au bureau pour reporter la clef et mit une pièce de dix francs dans la main du garçon ébahi.

—Nous allons au chemin de fer, vous savez... fit-elle. Dans une petite heure nous serons revenus, pour une fois.

Alléché par les façons généreuses de la nouvelle cliente, le garçon éprouva une déception profonde en ne la voyant pas revenir.

—Caprice de femme... pensa-t-il. Oh ! les femmes ! créatures mobiles et frivoles !

A cent pas de l'Hôtel, Aimée Joubert dit à Jodelet :

—Mon ami, nous allons nous séparer...

—Qu'aurai-je à faire ?

—Vous irez de ce pas à la légation belge savoir si on a réellement visé un passeport au nom de Jules Thermis il y a une douzaine de jours... Moi, pendant ce temps, je tâcherai de suivre la piste de mon coquin... Ce soir, à six heures nous nous retrouverons rue Meslay.

Jodelet fit le salut militaire et partit de son pied léger, tandis que Mme Rosier, gardant la voiture, se fit conduire à la gare de Lyon, côté du départ, alla droit au bureau de la consigne.

L'employé était seul.

Elle l'aborda, lui montra sa carte de la préfecture et lui expliqua qu'elle avait mission de rechercher les traces d'un malfaiteur dangereux.

Il était impossible d'agir autrement, car l'employé croyant avoir affaire à une simple curieuse, aurait certainement refusé de répondre.

En présence de la carte il se mit à ses ordres, mais son bon vouloir ne devait avoir aucun résultat utile.

A la consigne, on délivre des centaines de bulletins par jour contre des bagages déposés, mais sans prendre de noms, sans s'occuper des voyageurs, qu